





Bernadette Piscaglia-Rachou

# **J'AI OSÉ...**

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-359-1519-3

© Bernadette Piscaglia-Rachou

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*« La meilleure façon pour apprendre, c'est par l'expérience. »*

Paulo COELHO,

*L'Alchimiste*

Ce livre est dédié :

à Joey, mon petit-fils, pour qu'un jour il sache combien je l'aime ;

à Antoine, mon fils, qui le sait déjà ;

à Rémy, qui le sait depuis toujours ;

à tous ceux et à toutes celles qui le liront, afin d'ajouter une petite pierre à l'édifice dans la Joie et l'Harmonie de chacun.

REMERCIEMENTS :

à Rémy pour son écoute,

aux Etoiles de Solterre, qui se reconnaîtront,

à mes deux chamans\*, Eric et Gérard,

à Gilles pour son amour de la langue française,

à Mélissa pour ses dons créatifs,

à mes Anges\*, mes Guides,

au temps qui m'a été donné...



## Table des matières

Préface

Préambule

*I La vita è bella...*

*II Le début de la faim*

*III Les débuts de l'école, de la fédération, et... d'Antoine*

*IV Les enseignements fondamentaux*

*V La première pierre, à Aix*

*VI La vie continue, la mort aussi*

*VII Heurs et malheurs du développement*

*VIII D'Aix à Toulouse : les années fastes*

*IX Les coups durs*

*X Consécration, dépression, cession*

*XI Les mauvais coups, les bons moments*

*XII La fin de l'histoire, pas de l'aventure*

Épilogue

Glossaire

*Les mots signalés par un astérisque (\*) renvoient au glossaire, en fin d'ouvrage.*

*Les sigles et acronymes y sont également explicités.*



## PRÉFACE

Oser. Selon le contexte, oser peut signifier avoir la hardiesse, le courage, l'audace de réaliser mais également avoir l'imprudence, risquer de tenter quelque chose. Au-delà des définitions, oser est avant tout une histoire de personne, de personnalité, d'esprit. Oser, c'est entreprendre avec courage et détermination. Bernadette est cette femme déterminée. Elle nous rapporte le récit d'une vie riche de ses expériences passées, de ses enseignements. Un récit passionnant au cœur de la naturopathie et de l'ostéopathie aux quatre coins de la France. L'importance de persévérer devant l'adversité, de se relever. Nul doute que cette force réside dans la pratique assidue de préceptes proches de la nature et du naturel. Son énergie qui anime sa volonté d'entreprendre et de réussir. Ce magnétisme quasi solaire qui attire l'attention et force le respect. De Bernadette, je retiendrais de nombreux enseignements comme apprendre à écouter son corps et son esprit ou considérer la personne dans sa globalité : son énergie, ses émotions, son environnement. Un esprit sain dans un corps sain, dans un environnement sain également. Des paroles qui résonnent encore comme un adage à respecter. L'importance d'écouter et d'apprendre de chacun. Il n'y a pas une vérité mais des vérités. Certaines se recoupent, d'autres s'opposent mais dans le fond, nous œuvrons dans le bien-être de chacun. Cette idée d'une science faite de plusieurs sons qui s'accordent et s'enchaînent dans le livre de la vie. La définition même de la parfaite harmonie entre médecine et naturopathie.

Docteur Jonathan Lévy, M.D., Ph.D

Praticien Hospitalier / Hôpital Robert Debré



## PRÉAMBULE

Cet ouvrage n'a pas vocation à bouleverser tout le travail qui a été accompli dans le monde de la naturopathie.

Il perdure depuis le temps des maîtres initiés ancestraux jusqu'à nos nombreux chefs de file contemporains, qui, bien avant moi, ont parlé, ont écrit, ont créé et synthétisé des concepts pour mettre en avant les bienfaits, les pouvoirs et les libertés de la naturopathie : un immense travail en des temps où la résonance n'était pas aussi éveillée qu'aujourd'hui.

C'est grâce à eux, c'est sur leurs traces et leurs découvertes que, depuis plus de cinquante ans en France, les écoles de naturopathie se fondent pour transmettre aux étudiants les principes des lois fondamentales de la médecine naturelle à laquelle tout le monde a droit, pour préserver un bon équilibre vital et son capital-santé. Ils ont osé !

Si l'on veut faire progresser l'humanité, il est utile de s'appuyer sur ce travail si précieux de nos Illustres car il est basé sur la raison et l'imagination dans l'univers de la Fraternité et de la Vérité.

Mes convictions dans ce domaine ont fait que je suis devenue la « facilitatrice » parce que j'ai osé, il y a trente-huit ans, créer un organisme de formation qui se voulait la continuité de ce qui nous avait déjà été transmis, en modernisant le programme, en le faisant évoluer ici et maintenant, et en le diffusant le plus largement possible. Mon ambition : rendre ces connaissances accessibles au plus grand nombre afin de donner quelques clés et d'éveiller les consciences.

J'ai pris des risques, comme tant d'autres certainement, à une époque difficile, mais je recommencerais sans aucune hésitation si cela était à refaire ! En effet, ce destin qui était le mien m'a apporté beaucoup de bonheur, de joie, ainsi que la chance d'avoir

à mes côtés Rémy qui m'a toujours soutenue, et encouragée pendant les moments les plus sombres, tout comme j'ai pu le faire pour lui.

Ma plus grande joie, c'est d'avoir transmis à mon fils certains principes qui sont maintenant les siens et ceux de sa famille avec l'arrivée de mon adorable petit-fils.

Ma plus belle réussite est là !

Ce livre, ces mémoires intimes, sont une façon de tourner la page, de faire le deuil, de dire simplement au revoir ; dans cet héritage social, il m'a semblé que le plus important était de faire passer quelques messages de force, de passion, mais surtout de persévérance dans tout ce que vous serez amenés à entreprendre. Tout est dans le monde du possible, lorsqu'on le veut vraiment et en toute conscience. Tous les outils sont là, à notre disposition, avec tolérance : à chacun de trouver ce qui est bon et juste pour soi et pour notre environnement. Chacun peut trouver le bon chemin de l'avenir car le travail personnel est aussi un travail pour le collectif. Nous ne sommes pas seuls, peu importent nos croyances, le monde terrestre est lié et relié au monde céleste ; c'est une loi universelle, qui ne peut que nous amener la Joie et nous permettre d'être en harmonie avec soi-même, avec notre famille, avec les autres, avec notre communauté et avec le monde.

*« Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas. »* Je fais mienne cette maxime attribuée à Hermès Trismégiste, fondateur mythique de l'alchimie. Pour moi, cela recouvre une réalité profonde car nous pouvons tous avoir une démarche alchimique, transmuter notre âme pour un éveil spirituel. Toutes les maximes ou citations de ce livre, que je laisse à leurs créateurs, sont universelles et appartiennent à tous, je me les approprie car elles expriment ce que je crois.

Si les livres ont le pouvoir de rapprocher les gens, alors je partage cette Joie.

# I

## LA VITA È BELLA

Nous sommes le 31 janvier 2019, tous mes cartons sont faits, l'heure de la sortie a sonné, je quitte l'école que nous avons fondée : l'école est finie !

Je me suis retournée avant de fermer la porte, un dernier regard sur la salle d'accueil, simplement pour envoyer un souffle de longue vie...

Dans ma vie d'avant, j'ai mis toute ma passion, toute mon énergie, à construire cette école qui à mon départ comportait six sites, dont cinq en province, et formait quatre cents étudiants par an grâce à une équipe pluridisciplinaire de soixante formateurs et formatrices.

C'est la plus ancienne de toutes les écoles fédérales et la plus importante en effectif. J'aurais voulu en faire la première école européenne, mais je me suis concentrée sur l'hexagone, et le temps a passé ; cependant, je ne doute pas qu'elle le sera ...

J'ai osé et j'en suis fière.

Mais avant d'en arriver là....

Il faut remonter le temps ; j'aime d'ailleurs cette idée car, si elle était possible dans notre dimension, referions-nous les mêmes choses ou non ? C'est une grande question.

Ma génération, c'est celle des yé-yé : Françoise, Sylvie, Sheila, Johnny (qui, bien que bel homme, n'était pas mon chouchou) ; mon préféré, c'était Franck, Franck Alamo, alias Jean-François Grandin ; j'ai même eu une télé Grandin... J'avais tous ses disques, j'adorais le voir dans la seule émission de variétés de l'époque, celle d'Albert Raisner, en noir et blanc ! Quand il y passait, j'essayais de ne manquer aucune émission. J'étais vraiment fan, mais je ne l'ai jamais vu sur scène car je ne sortais pas. Et surtout j'écoutais « Salut les Copains », émission de radio culte ; après l'école, je me dépêchais de rentrer à la maison pour l'écouter.

J'ai grandi dans une famille d'immigrés italiens. Mon père est arrivé en France fin 46, seul, pour rejoindre ses oncles, Sylvain et Frédéric, qui travaillaient déjà dans le matériel pour pâtes alimentaires ; il faut dire que le travail manquait dans l'Italie d'après-guerre, on se disait que c'était peut-être mieux ailleurs, surtout si la famille avait déjà réussi ! Je crois que j'ai souvent ressenti ce côté branche modeste de la famille... Puis en 47, ma mère vint rejoindre mon père avec l'aîné, mon frère, prénommé Pierino, né en janvier de la même année. Il devait hériter du prénom d'un frère de mon père qui s'appelait Pietro, mais celui-ci avait été porté disparu à la guerre. Comme son décès n'avait jamais été annoncé, la coutume interdisait de donner à un enfant le prénom d'un disparu dont on n'a jamais fait le deuil. Mon frère Pierino s'est par contre appelé Pierre une fois sur le sol français, car la loi de l'époque - jusque dans les années 70 - obligeait les immigrés à franciser leur prénom pour faciliter leur intégration. Ma mère, qui avait tout juste vingt ans, était belle, mais ne parlait pas un mot de français ; elle avait quitté sa famille avec désespoir car elle y était attachée, et s'en éloigner dans un pays qu'elle ne connaissait pas, dont elle ne parlait pas la langue, fut une plaie qui je pense ne fut jamais tout à fait refermée... Elle était trop discrète et secrète pour parler de ses

sentiments ou de ses émois, car elle était de cette génération où on ne parlait guère, sans rien montrer de ses émotions. Elle est sans doute partie avec plein de secrets de famille !

Elle souffrait d'un lymphome (cancer du système lymphatique) du type non-Hodgkinien. Son décodage en psychosomatique - la médecine des causes des maladies - en dit long sur ce qu'elle a pu vivre comme dévalorisation, comme angoisse profonde ; tout ce qu'elle n'a pas dit a été inscrit dans le sang, qui est le support magnétique de l'âme ; c'est la porte ouverte aux toxines en tous genres, à la fois physique, émotionnelle et symbolique. Elle ne le savait pas. On n'est pas censé tout savoir.

Je fus mise en lumière le 6 septembre 50 dans une clinique de religieuses à Belleville, dans le vingtième arrondissement de Paris, par ma petite maman seule encore une fois, mon père étant en déplacement comme il le fut presque tout au long de sa courte vie.

Mon prénom, Bernadette, qui n'existe pas en Italie, je le dois probablement aux religieuses, ma petite maman semblant ne pas savoir quel prénom donner à cette petite fille qui venait d'arriver, désirée ou non. J'aurais pu porter le prénom de mes grands-mères, comme c'était la coutume dans ces familles italiennes, ou plus généralement dans les familles méditerranéennes. J'ai évité « Concetta », mais j'aurais bien aimé « Jeanne ». On a donc préféré la sainte des miracles de Lourdes : c'était encore frais dans la mémoire collective et c'était sans doute en vogue, surtout pour des religieuses. Mais qui aujourd'hui s'appellera encore Bernadette ? Même si les prénoms anciens reviennent à la mode, certains sont perdus à jamais !

Ainsi je suis Bernadette, Marie (« l'Italie ne serait pas l'Italie, sans Marie »), et Thérèse parce que ma grand-mère Jeanne avait perdu une petite-fille qui portait ce prénom.

Un prénom qui ne m'a jamais gênée, d'ailleurs. A la maison, on m'appelait « Dédette » ; c'était mignon, mais mon prénom était amputé de son intention comme tous les prénoms qui subissent

un diminutif, car chaque lettre a son importance, une énergie propre, et chaque lettre est sacrée. Bien plus tard, j'ai posé la question de ce choix à ma petite maman qui me répondit qu'il venait des sœurs, mais lorsqu'elle vit ma contrariété, son discours changea et elle m'affirma que c'était le choix de mes parents...

Peu importe, le temps a arrangé les choses, et il est fort possible que j'aie pu donner l'impulsion de ce prénom en décidant de m'incarner, à moins que l'on m'ait invitée à m'incarner ...

Décider de s'incarner, c'est un concept dont on parle aisément dans certains milieux initiatiques, et qui m'a toujours intéressée. Je l'évoque de temps à autre quand cela est possible. Il est cependant difficile pour des parents de l'entendre, car ils pensent que ce choix, c'est le leur ; comment s'imaginer que là-haut, dans le monde invisible, une entité, une énergie, un angelot, veuille s'incarner dans une famille avec une forme de vision de son existence, tout en conservant son libre-arbitre ? Nous sommes créateurs de notre réalité, de notre vie, de notre avenir que nous construisons en permanence, seuls, mais aussi avec le monde qui nous entoure... Je venais déjà d'une autre planète avec la naturopathie, alors, avec ce genre de précepte, où vais-je ?

J'ai passé mon temps entre Paris XX<sup>e</sup> que j'adorais et une banlieue que j'aimais moins, en Seine-et-Oise (on dit aujourd'hui « dans le 78 », mais cela sonnait bien), puis ce fut le 93... au fil du temps.

Je reviens régulièrement à Paris, au n°12 dans la rue Alphonse Penaud, en me disant que je vais sonner à la porte juste pour revoir cette maison que je connais par cœur, qui est dessinée à vie dans ma tête et que je peux décrire parfaitement, encore maintenant. Puis, encore plus régulièrement, je revisite en pensée la maison avec quelques larmes et je m'endors apaisée...

Pourquoi ? Je ne le sais pas !

Il faudrait que je pense à décoder cela.

D'ailleurs un jour en parlant avec mon frère, il me dit penser la même chose : aller sonner à la porte du 12 rue Alphonse Penaud... Je fus étonnée, mais joyeuse aussi : nous avons un point commun !

Il est fort possible qu'à la fin de ce livre, je passe rue Alphonse Penaud pour oser sonner à la porte, afin que ce soit moi qui décide de quitter définitivement cette maison tant aimée en refermant la porte...

Les années ont passé, j'ai quitté Paris XX<sup>e</sup> début 58. Dans cette maison que j'adorais, nous vivions au premier étage : un long couloir qui desservait à gauche un petit cabinet de toilette, une grande cuisine qui donnait sur une jolie cour, et à droite une très grande salle à manger dans laquelle il y avait deux lits *cosy* toujours soigneusement faits, ainsi que la chambre de mes parents qui donnait sur la cour. Les étages supérieurs étaient occupés par Sylvain, mon grand-oncle, et Veronica, son épouse. Le souvenir que j'en ai est celui d'une maison joyeuse où la famille, les enfants, passaient régulièrement pour les déjeuners du dimanche, les dîners ou les fêtes. J'avais deux grands-oncles, les frères de mon grand-père paternel, dont l'un était mon parrain, Sylvain. Je l'appelais « tonton parrain », et il ne s'entendait plus avec son frère Frédéric. Ils avaient tous les deux une entreprise similaire dans le matériel pour pâtes alimentaires et semblaient en vivre confortablement. A ses débuts, Sylvain a été un créateur de matériel pour les nombreuses usines françaises de pâtes de cette époque et certaines pièces portent notre nom : Piscaglia. Tonton-parrain est resté sur ses acquis et son assise car il était disaient-on « une tête de mule ». Quant à Frédéric, moins rustre, plus élégant, plus fin, il fut novateur et plus moderne. Son entreprise était plus compétitive que celle de Sylvain ; je me souviens de ses bureaux rue Lafayette à Paris et de sa résidence secondaire, une maison de campagne à Bonneuil-les-Eaux, où nous passions d'agréables week-ends. Je me rappelle aussi ses nombreuses implications sociales qui lui valurent la médaille du mérite. Mais sa mort brutale dans un accident de la route stoppa sa carrière et sa vie en laissant inconsolable son épouse avec

laquelle il n'eut jamais d'enfants. Il avait adopté Gabriella, une petite fille du village natal de sa femme, Strigara, en Italie. Mon père travaillait alors pour Sylvain. Après la brouille de ses oncles, mon père a fait le choix - dont je n'ai jamais connu la raison - de suivre Frédéric. C'est ainsi que je suis arrivée à Livry-Gargan, après avoir passé quatre mois rue Juillet dans le XX<sup>e</sup> sans doute dans l'attente de l'appartement de Livry-Gargan.

J'ai toujours ignoré les raisons de cette brouille qui a duré pas moins de quarante ans, même si les deux belles-sœurs (Veronica et Settima) se voyaient en cachette. Puis, six mois avant le décès de mon oncle Frédéric, dont la mort fut un choc pour moi, ils se sont retrouvés... C'est dommage d'avoir perdu tout ce temps familial, à construire séparément plutôt qu'ensemble, mais l'Amour fraternel a quand même fini par les réunir, juste avant le passage de Frédéric à l'orient éternel !

Rue Juillet, je ne voulais rencontrer personne, malgré tous les efforts que déployait ma petite maman pour que j'aie joué avec des enfants de mon âge. Je n'aimais pas cet endroit, je n'aimais pas cet appartement en étage, petit, vétuste avec des toilettes dans la cour ! Je voulais en partir mais, n'ayant aucun pouvoir de décision, j'étais soumise à celles de mes parents, qui semblaient s'éterniser.

Finalement, arrivée à Livry-Gargan en septembre 58, je n'aimais pas plus cet appartement (comme toilettes un support en bois avec un trou !), à peine plus grand, mais mieux agencé. J'ai essayé de me créer un nouveau monde après ces déménagements, mais à mon arrivée tardive dans cette école de l'avenue Vauban, j'étais une élève supplémentaire et les deux institutrices se demandaient qui allait me prendre. Ce fut Mademoiselle Edwige, car son effectif était moindre : moi, du haut de mes huit ans, toute petite, plutôt frêle, et elle qui mesurait au moins un mètre quatre-vingts, et qui était noire ! En la voyant, j'avais ressenti une espèce de peur, une crainte de devoir la suivre dans sa classe. Ce fut le cas pourtant, et, sur le moment, cela me désespéra.

Cette année-là, après ces deux déménagements, un endroit que je n'aimais pas, une petite grippe, je ne voyais plus bien le tableau vert à l'école ; ma petite maman m'emmena chez l'ophtalmo. Et c'est ainsi que je dus porter des lunettes pour cause d'astigmatisme.

Mes conflits intérieurs commencèrent sur la réalité que je ne pouvais pas accepter mais que je ne pouvais pas changer. C'est donc ma vision que je changeais en la déformant.

Je me suis adaptée aux lunettes que je ne quittais plus, sauf pour dormir. Mes conflits se sont sans doute arrangés. Peut-être est-ce à ce moment-là que mes envies de grands espaces se sont esquissées, enfouies dans un coin de mon subconscient pour se révéler plus tard en les créant.

Mademoiselle Edwige fut la meilleure personne et institutrice que j'aie pu avoir ; je l'ai adorée, et j'ai bien regretté de ne plus l'avoir par la suite. Mais je lui rendais des visites régulières pour parler avec elle notamment des Antilles... Merveilleuses Antilles où je me suis réfugiée pendant dix-huit mois quelques années plus tard, mais j'étais encore très loin de le savoir.

Dans ce nouveau monde à Livry-Gargan, il y avait d'autres copines, d'autres voisins, dont ceux du premier étage, devenus un peu une deuxième famille au fil des années. Je me souviens d'Adèle, la grand-mère italienne qui, dès notre arrivée, était montée au troisième étage nous rendre visite et faire connaissance. Elle vivait dans cet appartement du premier étage avec sa fille Yolande et son mari Roland, décédé en 2017, jusqu'à l'arrivée de son petit-fils Michel dont le premier mot fut « Dédette » avant « papa » ou « maman » ! Quand mes parents partaient en voyage, c'étaient eux qui me gardaient et tous les midis, après l'école, je passais voir Yolande, pour mon français et quelques devoirs. Elle a 92 ans au moment où j'écris ce livre, mais a conservé une voix de septuagénaire.

J'étais une élève un peu dissipée et bavarde, ce qui irritait profondément l'une des maîtresses, S.L., qui m'a toujours détestée. Sans doute l'immigrée de l'époque l'agaçait, ce qui me

valut des humiliations publiques. Lors de la rédaction du sujet classique du métier que l'on voudrait faire plus tard, il est vrai que mon souhait profond était d'être danseuse classique, cela était en moi depuis toute petite et continua jusqu'à mon adolescence. Je l'avais donc naturellement indiqué. Un midi, alors que sans doute je bavardais encore dans les rangs, elle me délogea en me tirant fortement par l'oreille, me criant dans celle-ci, en postillonnant, comme elle le faisait toujours. Elle me présente comme la future Liane Daydé (une danseuse classique française) de façon peu courtoise et ironique, affirmant que si jamais je pouvais lui obtenir des places pour une représentation, elle n'y viendrait pas de peur d'un raté de ma part ! Et cela devant tout le monde : j'aurais voulu disparaître dans le sable, submergée de honte.

Une autre fois, je fus gratifiée d'une gifle ! Aujourd'hui, elle aurait un procès. Mon père se déplaça, mais je pense qu'elle l'embobina ....

Mon père n'a jamais voulu que je fasse de la danse, classique ou pas. Un jour, ses paroles très dures me firent mal : « Même si cela devait me coûter dix centimes, je n'accepterais pas que tu fasses de la danse ! ». Pourquoi cette attitude de blocage ? Je l'ignore, mais je pense que cette vision de la danseuse en tutu, il l'assimilait à celle d'une fille facile. C'était un monde inaccessible à un ouvrier italien : impossible d'imaginer sa fille sur les planches. Cette probabilité était certes plus qu'incertaine, mais la danse m'aurait fait du bien !

Quant à S.L., elle n'a jamais cessé de me réprimander violemment, et je fus presque heureuse de savoir que je ne reviendrais pas dans cette école l'année suivante, car il était question de m'envoyer en Italie, dans une pension... Ce fut pire !

Je pensais que l'Italie, c'était « pour la vie ». J'eus l'intention de lui écrire une carte postale, pour lui dire à quel point j'étais heureuse de ne plus l'avoir comme institutrice. Je n'ai jamais écrit cette carte : les anges\* veillaient déjà !

Ce détour forcé de deux ans, finalement dans un couvent en Italie, cela fut dur... car il a fallu tout quitter en France : mon école, mes copines, mes petites habitudes, pour me retrouver seule, « abandonnée », dans ce couvent où tout était péché, même de regarder depuis la terrasse (donc en hauteur), le côté qui donnait sur une ruelle peu passante, car - sait-on-jamais ? -, si un homme passait... Même pour l'école, c'était l'institutrice qui venait faire les cours au couvent !

Dans ce règlement strict et religieux, le courrier était lu au départ comme à l'arrivée par « l'Abbadessa Madre Virginia » (la mère supérieure Virginia) et donc, même s'il y avait un quelconque secret, il ne l'était plus. Dans le dortoir, il n'y avait pas de chauffage, juste la colonne du poêle d'en-dessous qui correspondait à la grande salle de cours et de travail.

Au bout du lit, nous avions un porte-cuvette avec son broc d'eau froide pour se laver le matin vu que nous n'avions droit qu'à une douche chaude par mois dans une partie du couvent où trois douches et des WC neufs avaient été aménagés. C'était la partie que la Madre Abbadessa Virginia faisait visiter aux familles lorsqu'elles venaient s'informer et visiter le couvent.

En réalité, nous n'y avions accès que pour la douche mensuelle, et les toilettes que nous devons utiliser obligatoirement étaient dans un autre endroit du couvent, plutôt vieillot avec un énorme évier en pierre et un support en bois en hauteur avec un trou...

Le lever était tôt, mais encore plus tôt - à six heures - au mois de mai, mois de la Sainte Vierge Marie où il était obligatoire d'aller tous les jours assister à la messe. En dehors de ce mois, de tous les week-ends et de toutes les fêtes obligatoires, nous pouvions choisir d'y assister ou non en inscrivant notre prénom la veille sur le meuble à côté du lit de Sœur Claire, notre gardienne de nuit comme de jour ; en revanche nous étions très mal vues si les absences étaient récurrentes.

Nous n'avions le droit qu'à une sortie par mois, accompagnée des parents, mais moi, personne ne venait me chercher.

Mes parents étant restés en France, ma famille venait me voir de temps en temps ; ma grand-mère Jeanne, une femme de caractère, grande brune plus d'un mètre soixante-dix, très belle, venait prendre mon linge et le ramener propre, c'était déjà bien ! Elle venait en ville pour me voir et passer ses commandes pour son épicerie-buvette, la seule de ce petit village de Montegelli où ma mère, mon père et mon frère sont nés.

Sauf qu'un jour, en venant me voir, elle s'est arrêtée dans l'église en face du couvent, pour un malaise. Elle venait de faire un AVC qui la laissa cinq ans hémiplégique sans autonomie, ce qui était inconcevable pour une femme de cette trempe : elle s'est laissée mourir, elle n'avait que soixante-deux ans !

Je me suis adaptée à cette situation sans consentement, sans choix personnel, juste soumise aux décisions parentales, mais à douze ans que pouvons-nous faire vraiment ? Moi, à cet âge, je n'étais pas dans la rue, je n'avais aucune raison d'être rebelle, alors sagement, j'ai laissé faire, sans doute l'époque, l'éducation, le caractère, mon destin, ma vie... Je me souviens d'une grande solitude au moment des vacances, car mon départ se faisait toujours bien après les autres. Je pris quinze kilos la première année de couvent car la cuisine faite par les sœurs était excellente et saine... Mais l'abandon a dû y jouer un petit rôle !

J'ai appris le piano avec Sœur Martina qui avait une grâce et une gentillesse absolues, mais elle ne nous gardait pas ! Elle passait dans les couloirs pour ses taches en nous souriant tendrement, mais nous aurions toutes aimé l'avoir comme gardienne.

J'adorais cet instrument et mes progrès furent réels.

J'ai appris également à broder et à coudre, mais sans autant de plaisir. Nous étions une dizaine de petites filles italiennes, toutes nées en Italie, sauf moi. Quand j'annonçais « née à Paris », c'était un peu magique, surtout lors de l'examen de passage dans la classe supérieure qui avait lieu à l'extérieur, dans l'école de la ville, avec les élèves de cette même école publique ; nous avions en première langue étrangère le français, ce qui pour moi fut

relativement facile ; lors de l'examen, ma copie fut rendue très vite pendant que certains élèves me retenaient pour les aider, ce que je fis sous le regard, curieusement bienveillant, du surveillant !

Les autres jeunes filles du collège étaient plus ou moins émancipées : certaines ne souhaitaient pas ce carcan de couvent, une ou deux y firent un bref séjour, notamment Mariangela, l'une de mes cousines du village voisin qui ne supportait pas « l'emprisonnement ». Pour moi, ce fut une petite douleur de la voir partir : une partie de la famille m'échappait encore. Aujourd'hui, elle est toujours dans son village de Strigara, elle est mariée, mère de deux grandes filles. À l'époque, elle travaillait déjà dans la maison familiale : épicerie, tabac, restaurant, pompe à essence, jeux de boules, ball-trap le dimanche... Elle fait perdurer ce commerce depuis la mort de ses parents, avec son mari et ses filles, comme elle l'avait fait avant, avec sa mère, son père et son frère ; elle y est née et n'a jamais bougé. Pour elle, l'histoire se répète, comme pour ses filles !

Quand je vais en Italie, forcément je vais au cimetière de Montegelli pour me recueillir sur la tombe de mes parents et de ma famille, puis je me rends au village voisin, déjeuner chez Mariangela, toujours radieuse dans sa vie, comme ses filles qui sont aux fourneaux.

Bon sang, que l'on y mange bien !

Au couvent, il y eut des soucis avec l'une des pensionnaires qui fugua, Emmanuela ; elle fut vite reprise à la sortie de la ville, ses parents furent appelés et elle fut congédiée sur le champ ; cet acte fit scandale chez les religieuses de Saint-Augustin à Sogliano al Rubicone !

C'est ainsi que je découvris que le pardon, qui est une constante pour les catholiques mais aussi pour toute obédience religieuse, a été bien difficile à mettre en pratique notamment par Claire, notre sœur gardienne de la dizaine de jeunes filles enfermées par les très hauts murs de la forteresse ! Elle n'accepta jamais l'idée de cette fugue, pour elle inconcevable, et refusa de venir voir

Emmanuela au parloir lorsqu'elle revint avec ses parents pour être pardonnée, quelques mois plus tard !

Son chakra du cœur restait en conflit avec le pardon. Une petite fille comme moi n'avait aucune idée de ce que Chakra pouvait évoquer, mais le pardon, oui.

Il est difficile de mettre en accord ses pensées et ses actes !

Je ne connaissais pas encore les chakras, ni les quatre accords toltèques de Don Miguel Ruiz qui, comme Gandhi, écrit que pour changer le monde, il faut changer à titre personnel, retrouver la paix intérieure et l'amour inconditionnel. La transformation du monde devra passer par notre propre mutation, j'en suis intimement convaincue. Miguel Ruiz explique avec des mots simples quatre fondements basés sur la philosophie et la sagesse toltèques qui vont permettre de briser des croyances limitatives développées depuis l'enfance et qui nous maintiennent dans la souffrance. L'avantage est que tout le monde peut appliquer ces principes (*Que la parole soit impeccable / N'en faites jamais une affaire personnelle / Ne faites aucune supposition / Faites toujours de votre mieux*).

Il y a beaucoup de chakras sur notre corps, les sept principaux, les plus connus du grand public, vingt-et-un mineurs et tant d'autres encore. Nos majeurs sont les sept centres d'énergie subtile situés le long de la colonne vertébrale, du périnée au sommet du crâne. Chacun possède sa couleur, sa fréquence vibratoire, et ils gouvernent nos émotions. Ils représentent les différents états de conscience, le dysfonctionnement de l'un peut produire des troubles, d'où l'apprentissage de les rééquilibrer au moyen d'outils de visualisation, de radiesthésie, de magnétisme ou par la lithothérapie, ces pierres qui nous accompagnent de plus en plus...

Malgré cette période isolée, mes souvenirs ne sont absolument pas douloureux. Sans doute que sur le moment, pour la petite fille que

j'étais, cela était pénible de les vivre, mais j'ai dû m'adapter à la situation qui était la mienne à ce moment précis de pré-adolescence. J'adorais l'Italie et je me sentais profondément italienne, en tous cas de cœur et les yé-yé italiens m'ont également bercée : Morandi, Pavone, Celentano, que j'adore encore davantage aujourd'hui pour sa personnalité, son engagement dans la Foi mais surtout dans l'écologie dont il est un fervent défenseur.

Je crois qu'il a plus de personnalité à quatre-vingts ans que jeune à mon époque : la sagesse sans aucun doute.

La seule que nous ayons eu droit d'écouter au couvent était Gigliola Cinquetti, alors âgée de seize ans, avec « *Non ho l'età* », chanson qui remporta l'Eurovision en 1964 avec un record pour l'Italie jamais égalé. Ce fut un immense succès en Europe, et jusque dans ce couvent perdu dans un petit village de la région de la Romagne : elle reflétait à la fois l'époque et ce qu'il était possible de faire ou surtout de ne pas faire avec un garçon lorsque l'on avait quinze ans !

Même en Italie les choses ont bien changé aujourd'hui !

Au couvent, nous aimions bien aller dans les vieilles toilettes. Pourquoi ? Parce qu'en montant sur le support en bois, tout en faisant attention au trou, notre tête dépassait la fenêtre ; de là, on pouvait apercevoir les murs de gauche qui longeaient une maison mitoyenne qui n'appartenait pas au couvent ; à la fenêtre apparaissait de temps en temps Ercole (Hercule), le jeune homme de cette famille qui mettait des disques, de la musique de l'époque, Morandi, Celentano, etc. Quel bonheur d'entendre du « vivant » et de lui demander, malgré la distance, des musiques qu'il s'empressait de faire tourner ! Parfois je m'obligeais à interrompre l'écoute d'une chanson pour ne pas éveiller de soupçons sur des délais inhabituels : je ne pouvais pas avoir tout le temps mal au ventre ! Je retournais alors dans la salle de travail, un peu frustrée de ne pas avoir entendu le disque en entier !

La deuxième année fut identique à la première pour moi, car la Madre Abbadessa avait décidé que même la classe supérieure d'école se ferait au couvent et non à l'extérieur, histoire d'éviter la répétition d'une éventuelle autre fugue ! C'est ainsi que nous avons eu une dénommée Signorina Wanda après la Signorina Louisella.

J'ai adoré Wanda, qui était très pédagogue et savait nous faire travailler. Elle était jolie, grande, brune aux yeux bleus, de très belles et fines mains qui se terminaient avec de beaux ongles, elle était moderne et branchée. Le fait de donner des cours dans un couvent l'incitait à faire attention à certains détails, comme éviter de venir avec les bras dénudés, de porter un pantalon, de mettre du vernis à ongles, ou d'arriver tête nue.

Je ne pris que quatre kilos tout au plus cette deuxième année de couvent.

Je n'ai jamais su si les sœurs avaient appris que nous écoutions de la musique dans les vieilles toilettes et le reste ! Mais elles avaient appris sans doute aucun, par le curé qui nous confessait toutes les semaines, qu'à un moment donné, à force d'emprisonnement, certaines d'entre nous, prononcions des mots abjects envers Dieu, repenties nous le faisons savoir en confession. Les leçons de morale et de respect nous furent longtemps sermonnées.

C'est aussi au couvent que j'appris le décès de mon oncle Frédéric. On prit beaucoup de gants pour me l'annoncer : un dimanche, ma tante Irma et mon oncle Pierino sont venus me voir ; je pensais à une visite de courtoisie, mais ma tante eut du mal à trouver les mots pour me parler de Frédéric. Elle me dit d'abord qu'il avait eu un accident de voiture, qu'il était dans un état grave, et moi de lui demander, au vu de son visage douloureux : « Il *est mort* ? » Elle me répondit par l'affirmative. En fait, il était décédé depuis plusieurs semaines, et toutes les sœurs du couvent récitaient des prières pour le repos de son âme ; une messe avait eu lieu, tous le savaient, sauf moi. Je fus effondrée de douleur et partis me réfugier dans ces toilettes

vieillottes en m'agenouillant, les mains au ciel, en demandant pourquoi on nous l'avait enlevé...J'affrontais la mort d'un être cher pour la première fois.

Finalement mes parents décidèrent de rester en France. Alors il leur fut facile de me rapatrier car mes études valaient moins que celles de mon frère qui put rester en Italie chez les curés, mais libre !

Que s'est-il passé dans leur vie, leur travail, leur couple ? Je ne le sais pas, cela restera un des mystères avec lesquels ma petite maman est partie !

Commença alors une vie d'ado complexée, un peu enrobée grâce aux années de couvent, un sérieux duvet aux lèvres, tiraillée entre l'Italie de cœur et une France dans laquelle je vivais un peu étouffée par une éducation rigide où rien n'était possible ; ma petite maman était gentille, mais mon père très dur. Mon seul droit était de travailler pour lui, car c'est à dix ans qu'une machine à écrire atterrit entre mes mains pour apprendre. Cela continua même après mon retour d'Italie... C'était effectivement amusant, sauf en vacances en Italie quand il me faisait taper et retaper dix à quinze fois les mêmes textes en cas d'erreur.

J'ai appris, oui j'ai très bien appris à taper à la machine très jeune... Cela me fait penser au film « Populaire », du nom d'une machine à écrire des années cinquante, qui retrace la vie d'une jeune fille qui veut fuir sa famille pour éviter un mariage arrangé ; elle s'enfuit pour être secrétaire, parce que c'était bien pour l'époque. Grâce à son patron, elle se lance dans un concours de vitesse dactylographique qu'elle remporte, après avoir beaucoup travaillé pour gravir les échelons à l'international. Je me suis beaucoup retrouvée dans ce film : fuir la famille avec ses contraintes, ces croyances parfois limitantes que l'on vous impose, et avec lesquelles on grandit, pour finalement reproduire le même schéma ou en sortir pour être ce que l'on veut être...Super film !

Quand je revins en France, ce fut dans la même école, et le jour de la rentrée, après mes deux années de couvent, alors que j'étais installée en classe, trois institutrices regardaient la liste des élèves quand soudain mon nom de famille fut proclamé haut et fort : « Comment, Piscaglia est de retour ? », certainement pas sur le ton du sauveur Zorro ou d'Indiana Jones. C'était S.L. qui ne m'avait pas oubliée ! Elle me demanda de me lever, espérant que cette foutue italienne avait changé... Je me suis levée devant toute la classe et là, on se sent vraiment seule, la tête haute mais le visage rougissant, car tous les regards convergent vers vous, sans que vous soyez sur la bonne place du podium !

C'est à Livry-Gargan, où il y avait une grande communauté italienne, que je connus mes premiers amis : Auguste, italien également, qui fut le parrain de mon fils et nous aida à créer le premier statut de notre école en 83 (c'était une association car nous n'avions pas un sou) ; il nous a quittés en 2015 des suites d'une longue maladie. Ensuite Michèle, française, la secrétaire de Papa, mariée à un Italien du Sud, puis Janine mon amie de l'immeuble d'en face. On se faisait coucou de la fenêtre, elle était d'origine néerlandaise, très calme par rapport à moi ; à l'école elle ne voulait jamais être à côté de moi, sa mère était intervenue pour cela, car je transmettais sans doute à sa fille trop de yang, trop d'énergie qui la perturbait. On se rappelle tout cela en souriant aujourd'hui. Elle est restée à Livry-Gargan, mariée, trois enfants et grand-mère. Je l'ai de temps en temps au téléphone et, comme elle me le dit : « *Bigre, cela fait 60 ans que l'on se connaît !* ». Puis Anne-Marie que j'appelle régulièrement Anna, italienne comme moi mais de la région voisine, Les Marches, limitrophe de la Romagne qui n'a de différence que le nom tant les deux se ressemblent dans leurs coutumes, leur patois et leur gastronomie. Elle est toujours mon amie depuis plus de cinquante ans ; nous avons traversé des creux et des vagues, nous avons même il y a un demi-siècle fait tourner les verres ! Et cela marchait, avec les lettres qui se déplaçaient en réponse aux questions posées. C'était excitant et troublant de réalité.

Aujourd'hui, nous voilà tous réunis dans le Var, ce qui était notre objectif commun, avec Anna, Nini, Jean-Jacques, Daniel, Patrice, et Jean malheureusement décédé en 2014. Anne-Marie n'a jamais vraiment soutenu mon approche professionnelle, car elle n'en était ni convaincue ni proche, mais des années après, c'est sa fille Audrey qui fut amenée à travailler en 2004 pour l'école et qui, déjà sensibilisée, finit par adhérer plus étroitement aux convictions et aux principes qui étaient les nôtres. C'est ainsi, elle n'est pas la seule sur mon chemin à ne pas être en lien d'harmonie ou sur la même fréquence vibratoire avec ce parcours atypique. Toutefois, malgré nos différences, nous partageons beaucoup d'autres valeurs, et c'est là sans doute le secret d'une si longue amitié qui étonne notre entourage. Ce dont je suis sûre, c'est que mon parcours m'a fait comprendre qu'il ne fallait pas toucher aux « âmes errantes », ces énergies que l'on appelle en faisant tourner les verres par jeu, des zombies qu'il n'est pas utile d'intercepter, car ils sont entre les deux mondes ; il faut les laisser partir ou les laisser là où ils sont, car sur certains sujets fragiles, des désagréments seraient susceptibles de naître. On ne connaît pas vraiment les personnes appelées et c'est sans doute là le souci.

Je n'ai plus jamais fait tourner les verres par jeu ! Sans doute le referai-je un jour ou l'autre avec un médium sage, vrai intermédiaire avec les défunts, même si cet état n'est pas prouvé scientifiquement. bien que de nombreuses études très sérieuses conduisent à des réponses impressionnantes. Alors comment font les chamans, pour ne citer qu'eux ? Aujourd'hui, on évoque encore le terme « médium », mais aussi « channeling » ou « canal ».

Puis, je ne sais comment, par trop d'étouffement, avec l'aide de ma professeure d'anglais, je réussis à convaincre mon père de partir au pair à Londres pour parfaire mon anglais, ce qui sans nul doute me servirait plus tard dans le secrétariat. C'était la voie toute tracée pour moi, en tout cas celle que mon père avait choisie pour moi !

Car il pensait famille avant tout : tout le monde devait travailler dans l'entreprise, ma mère, mon frère et moi...

Bien plus tard, j'appris qu'il m'avait laissée partir, accompagnée de ma petite maman qui fit l'aller et retour dans la journée, dans une famille présentée par ma professeure d'anglais, celle de Tatiana Orloff Davidoff, car pour lui j'aurais de toute façon fait une fugue... Je fus surprise qu'il ait pu penser cela : l'aurais-je fait ?

J'ai essayé de faire venir Anna à Londres dans l'adorable famille voisine, elle chanteuse lyrique d'origine argentine, lui pur Anglais. Elle se serait occupée du dernier-né, Rodrigo, mais ses parents n'ont jamais accepté. Pendant presque une année, j'ai ainsi gardé Sophie, une peste qui m'a donné envie de partir dans une autre famille qui tenait un pub plutôt raffiné sur le fameux King's Road. Mais moi, je m'occupais du bébé, Belinda Jane, une adorable petite fille. C'est avec ces Anglais pure souche que je fis un superbe voyage sur les terres d'Irlande, un véritable joyau, à une période où les deux pays étaient sous tension.

Je ferai court à partir de mon retour, mais il est vrai qu'après, mon père fut beaucoup plus souple, forcément : dix-huit mois étaient passés et rien de grave ou de honteux n'était arrivé dans la famille. La confiance était établie !Après bien des dialogues avec mon père et son comptable, je finis par me laisser convaincre de travailler dans l'entreprise familiale de ce petit village de Seine-et-Marne, parce que c'était bien pour moi, etc... etc. Il avait gagné, mais pas pour longtemps car mon emploi familial ne dura qu'une année bien remplie.

Je m'ennuyais vraiment, tout me devenait insupportable, et je l'étais sans doute moi-même pour les autres. J'obtins la permission de vivre à Livry-Gargan, dans l'appartement que mes parents avaient conservé en raison de son loyer sous la loi de 1948, c'est-à-dire relativement bas : me voilà seule et autonome !

*Tout a déjà été lu, mais continuons.* (Monique Gabrielle Balthazar)